Héroët critiquent tous deux la prétention stoïcienne à l'impassibilité comme une arrogance anti-chrétienne (Jean Lecoïnte) ; Marie de Romieu introduit son œuvre intitulée « La Messagère d'amour » (1572) par vingt deux vers de *La Parfaicte Amye*. Le poème d'Héroët sert ici de garant à la prétendue orthodoxie néo-platonicienne du dialogue qu'il introduit. Cette véritable initiation à l'adultère s'ouvre ainsi par une pièce liminaire pleine de civilité, qui tente d'atténuer la gaillardise de l'œuvre (Claude La Charité). *La Parfaicte Amye* d'Héroët et la *Cléopâtre captive* de Jodelle présentent des ressemblances : la situation des deux héroïnes est la même, situation violemment passionnelle sur laquelle la philosophie, qu'elle soit stoïcienne ou néo-platonicienne, ne peut rien. Cet « effet-personnage » affaiblit la part du néo-platonisme dans *La Parfaicte Amye* (Emmanuel Buron). L'amour platonicien apparaît comme un thème commun à la poésie d'Antoine Héroët et à la peinture de Gilles Corrozet, innovateur dans l'illustration emblématique et imprimeur parisien (Ruxandra Vulcan).

Un dernier groupe de contributions étudie le rapport des textes d'Héroët avec les arts visuels et la musique. Héroët fut l'un des trois poètes chargés de composer les huitains de « L'Amour de Cupido et Psyché » (vitraux de Chantilly) : le dialogue entre le texte et les images est minutieusement étudié par Olivier Millet. Annie Coeurdevey précise ensuite la place d'Antoine Héroët dans la chanson polyphonique du XVI^e siècle.

Des annexes éditent le testament d'Héroët, sa bulle de nomination comme abbé de Cercanceaux, son héraldique, pour terminer par une note biographique du petit-fils de l'éditeur d'Héroët, Ferdinand Gohin. Une bibliographie recense enfin les éditions anciennes majeures et les poésies diverses d'Héroët dans des éditions anciennes, les éditions modernes et les études sur cet auteur dont l'œuvre et l'influence ont été très utilement mises en lumière par ce colloque.

CHRISTINE PIGNÉ, *Université de Caen*

Jean-Michel Ribera

Diplomatie et espionnage. Les ambassadeurs du roi de France auprès de Philippe II [1559-1589]

Paris : Honoré Champion, 2007, 733 p.

On savait la recherche sur la diplomatie en pleine renaissance. Le livre de Jean-Michel Ribera est un des plus beaux fleurons de celle-ci. Il y a peu, Alain Hugon avait étudié les « honorables ambassadeurs » et les « divins espions » travaillant, de

1598 à 1635, pour le compte du roi très catholique¹. Avec ce livre, nous remontons à la période précédente (1559–1589) et ce sont les ambassadeurs et les agents du roi très chrétien qui sont sous les feux de la rampe. Époque-clé, qui voit d’abord, à la suite du traité de Cateau-Cambrésis, une embellie dans les relations franco-hispaniques, puis après la mort d’Elisabeth de France, l’épouse de Philippe II, une crise longue et durable entre les deux pays. Pendant cette période, cinq ambassadeurs se succèdent à Madrid (57 *sqq.*) : Claude de l’Aubespine, d’abord, un homme d’église (1559–1562), Jean Ebrard, seigneur de Saint-Sulpice (1562–1565), Raymond de Rouer, sieur de Fourquevaux (1565–1572), Jean de Vivonne, seigneur de Saint-Gouard (1572–1582), remplacé par Pierre de Segusson, sieur de Longlée (1582–1589), qui n’eut jamais le titre officiel d’ambassadeur et ne fut que « résident permanent ». Ensuite, jusqu’à la paix de Vervins, les relations diplomatiques entre les deux pays sont rompues. Une fois de plus, on est frappé par les qualités de ces grands serviteurs du roi de France, par leur intelligence politique, et leur fidélité. Même en période de « diplomatie aimable », l’ambassade madrilène n’est pas une sinécure. Il faut parfois payer physiquement de sa personne, à l’instar de Saint-Gouard, diplomate quelque peu agité. Un jour, raconte Jean-Michel Ribera, qui a aussi le sens de l’anecdote, il rencontre dans les rues de Madrid un espion français de Philippe II. Il lui inflige une volée de coups de canne, et il aurait fait mieux, explique-t-il à Henri III, si son état de santé le lui avait permis (215). Le même Saint-Gouard, pour traiter plus librement avec les Portugais, demeure plusieurs mois dans un taudis près de Lisbonne. On n’en finirait pas de citer les situations difficiles et parfois cocasses où se trouvent les serviteurs zélés du roi de France. Autour d’eux, bien entendu, des espions et des informateurs. Pas plus qu’Alain Hugon, Jean-Michel Ribera n’ignore les services qu’ils rendent à la diplomatie. Il leur consacre un chapitre (II, 1), nourri de faits et d’archives. Nourri aussi de précieuses distinctions. L’informateur, explique-t-il, « est un homme influent, membre du gouvernement espagnol ou diplomate d’une nation étrangère, généralement amie de la France. Il entretient avec l’ambassadeur des relations amicales ; les informations transmises sont généralement gratuites, elles témoignent d’un geste de courtoisie [...]. Il en est tout autrement de l’espion qui est un agent secret rémunéré par l’ambassadeur » (181). Les lettres des ambassadeurs mentionnent les services rendus par ces agents, rarement nommés, car une correspondance peut toujours être surprise. *A fortiori*, elles ne donnent pas les noms de certains informateurs qui (chose étonnante) sont parfois proches de l’entourage de Philippe II.

C’est au travail des ambassadeurs qu’est consacré l’essentiel de ce livre, qui repose sur des dépouillements d’archives vraiment impressionnants. Le répertoire

des sources et la bibliographie n'occupent pas moins de quatre-vingt-dix pages. On se demande ce qui a pu échapper à la curiosité de Jean-Michel Ribera. À l'époque étudiée par ce livre (mais aussi maintenant), la fonction d'un ambassadeur est triple : il doit représenter son prince, l'informer, négocier. C'est d'ailleurs ce que disent les traités *De legato* ou *De legationibus* que l'auteur de ce livre exploite également. Représenter, c'est la part la plus agréable de la fonction, parce qu'elle est dans le paraître. Mais attention ! Il faut savoir déchiffrer les signes d'estime et de confiance, ne pas être dupe de certaines courtoisies. L'information, quant à elle, ressemble à une corvée, même pour le plus zélé des diplomates, car il faut écrire, encore et toujours écrire. Le roi de France veut être tenu au courant de ce que dit et fait Madrid. La transmission des nouvelles est l'objet d'un chapitre remarquable (II, 2), où l'auteur identifie les courriers qui font la navette entre les deux pays, précise la fréquence des lettres, le temps qu'elles mettent à atteindre leur destinataire. Jean-Michel Ribera étudie aussi le « chiffre » des ambassadeurs français en Espagne : un mot qu'il faut mettre d'ailleurs au pluriel, car il change avec les personnes, et avec les moments. Saint-Sulpice, par exemple, en possède plusieurs. Le XVI^{ème} siècle perfectionne les systèmes existants, il est l'âge d'or des cryptographies, auxquelles s'intéresse un esprit aussi éminent que Blaise de Vigenère, inventeur du « chiffre indéchiffrable ». Sans jamais se départir de sa rigueur historique, Jean-Michel Ribera nous introduit dans cette « bataille du chiffre » pour laquelle est mobilisé François Viète lui-même. L'ambassadeur doit enfin montrer ses talents dans la négociation. Philippe II leur complique la tâche, car le roi d'Espagne, dont ce livre trace un portrait nuancé, n'aime pas réagir « à chaud ». Il veut qu'on lui remette des mémoires, sur lesquels il réfléchira à tête reposée. Mais les ambassadeurs du roi de France disposent d'un atout précieux : la propre épouse du roi d'Espagne, Elisabeth, fille d'Henri II et de Catherine de Médicis. Son mariage avec le souverain espagnol a été l'une des clauses du traité de Cateau-Cambrésis, et l'on peut dire que, tout en étant loyale à son pays d'adoption, elle a servi au mieux les intérêts du roi de France. Après sa disparition, en 1568, les relations entre les deux pays ne cesseront de se dégrader. Le point culminant de leur entente se situe lors de la fameuse rencontre de Bayonne (1565), étudiée de près (III, 2) grâce à la correspondance de Saint-Sulpice, qui en fut l'artisan principal. Elle n'eut pas, toutefois, l'importance qu'on lui a parfois attribuée : le roi d'Espagne n'y était pas.

Il n'est pas facile d'être ambassadeur auprès du pape. Plus difficile, à coup sûr, de représenter le roi de France à Madrid. Les vieux préjugés, en effet, ne sont jamais bien loin. Pour un Espagnol, la France reste le pays de l'hérésie. Ce que les

différents ambassadeurs peuvent dire à Philippe II quant à la volonté de l'extirper qui est celle de Catherine ne change rien à l'affaire. Le roi d'Espagne, son propre gendre, reste sceptique. D'autant que ses propres ambassadeurs à Paris (I, 4, 2) lui donnent des informations qui ne sont guère rassurantes. Encore et toujours, les représentants du roi de France doivent expliquer une politique qui comporte des méandres certains. Une fois, une seule, l'Espagne est rassurée : lors de la Saint-Barthélemy, dignement fêtée dans la capitale madrilène. Philippe II a du mal à contenir sa joie. Ce n'est pas Michelet qui le dit, mais Jean-Michel Ribera, fort de son information impeccable (328). Après quoi, les doutes reprennent de plus belle et les causes de friction ne manqueront pas : affaire de Floride (III, 3), crise du Portugal (IV, 2), débuts de la Ligue (IV, 3, 3).

Les ambassadeurs peuvent toujours rectifier une information, expliquer une politique. Mais ils sont impuissants contre les stéréotypes nationaux, qui ont la vie dure. Il est plus étonnant de constater que, de leur côté, ils colportent une image de l'Espagne fort éloignée de la réalité, une « image bien terne, sinon noire » (354). C'est ainsi que, pour L'Aubespine, elle est une pépinière de « Juifs et de Mores » (*ibid.*), et que, pour Saint Gouard, les Espagnols n'ont à la bouche que « fanfaronneries et insolances » (357). De la part de ces hommes qui résident en Espagne et côtoient son peuple, on attendrait autre chose. Comment s'étonner, qu'au moment de la Ligue et de la *Satyre Ménippée*, cette hispanophobie ait nourri les pamphlets en faveur d'Henri IV ? N'oublions pas cependant, recommande Ribera, « que dans cette période, de nombreux Français se rendent dans la péninsule, pour y vivre, y faire du commerce, ou même de la contrebande ! Si l'hostilité était permanente à leur encontre, leur présence en Espagne serait dès lors inexplicable » (329). La même chose peut se dire, éventuellement, de la présence des Espagnols en France.

Terminons le compte rendu de ce beau livre avec une question que se pose l'auteur et qui nous ramène à l'ambassadeur lui-même. Voilà une fonction épuisante, où la plupart se ruinent, car il faut toujours engager des dépenses que le roi ne rembourse pas. Souvent, les ambassadeurs demandent leur rappel parce qu'ils ont les créanciers à leurs trousses. Et pourtant, depuis qu'existent des ambassades permanentes, le roi trouve toujours des hommes d'église, ou, de plus en plus souvent, des nobles d'épée (44), pour les occuper. Il y a des familles, des dynasties d'ambassadeurs. On invoquera le prestige de la fonction, qui est grand. Mais il n'explique pas tout. Ces nobles, qui ont combattu parfois l'Espagnol l'épée à la main, continuent à servir leur roi, mais d'une autre façon. Sont-ils ivres de leur modeste pouvoir ? Il ne le semble pas. L'essentiel, c'est bien, comme le dit l'auteur,

« le service fidèle de la monarchie » (23). Quand celle-ci aura disparu, ce sera, tout aussi fidèle, tout aussi fascinant, le service de l'État.

DANIEL MÉNAGER, *Université de Paris X-Nanterre*

Anne Bélanger

Bomarzo ou les incertitudes de la lecture : Figure de la meraviglia dans un jardin maniériste du XVI^e siècle

Paris : Honoré Champion, 2007, 324 p.

Si un jardin doit être lu, le jardin maniériste présente un spécimen de texte bien énigmatique. Dans un livre enthousiaste et érudit, Anne Bélanger s'interroge sur la façon de lire le jardin de Bomarzo, elle revient par conséquent aux origines du jardin maniériste pour se donner les outils épistémologiques adéquats : premier constat, celui de la différence avec le jardin humaniste qui ne joue pas sur le pathos. Devant l'impasse de la lecture allégorique, lecture habituelle du jardin, elle se tourne vers la sémiologie pour affirmer que c'est la réception qui organise le sens. Cette problématique intéressante détermine deux lectures, l'une littérale est du domaine de la sensation, l'autre mentale s'élabore à partir d'une intuition de départ, d'une « forme-sens », celle de la merveille.

La première partie met en perspective la spécificité de cette recherche par rappel que le jardin s'inscrit dans une histoire dont les jardins eux-mêmes entretiennent la mémoire, par un état de la recherche universitaire sur ce lieu fécond, part les grandes orientations de l'art des jardins en Italie, après un parcours qui va de la tradition orientale jusqu'au renouveau humaniste. La démarche choisie combine une analyse rhétorique des lieux argumentatifs du jardin, en même temps qu'elle s'attache à sa lecture à travers ses effets sur les sens.

La deuxième partie présente les facettes du matériau : elle accumule les éléments biographiques, une description impeccable de Bomarzo, la comparaison des inscriptions énigmatiques du jardin avec celles de la maison, avant de conclure à l'impossibilité de repérer un ordre. L'évocation de la tradition interprétative conduit l'auteur à constater la faiblesse des diverses lectures qui projettent plus des « codes » qu'elles ne tiennent compte des spécificités de Bomarzo. Mandiargues toutefois l'oriente vers la réception du jardin, et le concept d'*aesthesis* de Jauss.

Devant la certitude que plusieurs interprétations peuvent coexister (M. Fagiolo), que le maniérisme bouleverse tous les canons esthétiques selon la vision neuve d'une nature étrange et magique (M. Calvesi), Anne Bélanger choisit de révéler le réseau